

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

LES FLEURS DE LA CHARITE

SOMMAIRE — Quête ou Bazar — Une larme de saint Vincent de Paul — Le Brin de Lavande — Souvenir de la guerre de 1870 — Réflexions sur un nez trop long — Chanteuse d'Opéra — Les sept œuvres de miséricorde — La mouche à feu — Correspondance — Bibliographie.

QUETE OU BAZAR

Nous pourrions, à l'exemple de certains journaux, recourir à un plebiscite pour décider cette question. Qu'y a-t-il de mieux pour une Œuvre ? Trouvera-t-elle son avantage dans une quête, le Bazar sera-t-il plus fructueux ? On pourrait noircir bien du papier, apporter des raisons nombreuses, mais à quoi bon ? Cette année, comme de coutume, il nous faut trouver \$2,000.00 pour secourir nos enfants pauvres. N'allez pas vous trouver mal en lisant ce chiffre, ne poussez même pas de cris, tout cela est parfaitement inutile.

Il y a deux mois, je me suis mis en route, résolu de ne m'arrêter qu'après avoir trouvé la somme nécessaire. Ai-je trop compté sur la générosité du public ? Je ne le pense pas ; et voici mes raisons. "Deux fois mille piastres est une somme rondelette, mais en amusant le monde dans un Bazar nous pouvions trouver ce petit capital, pourquoi ne le trouverions-nous pas en nous adressant directement et uniquement à la charité ?" Fort de cette pensée je me suis mis en route. Sur ce chemin comme sur beaucoup d'autres j'ai trouvé des épines, mais ce que vous ignorez, c'est que les fleurs ne manquent pas et de belles fleurs embaumées de charité. Chose surprenante ces fleurs s'épanouissent surtout dans les maisons les plus humbles ; elles semblent fuir les rues bien entretenues et les salons élégants.

Puisque nous sommes ensemble, je vais vous introduire dans une famille qui n'a pour toute richesse que l'ordre et la propreté. C'est bien quelque chose, mais pour donner à la quête c'est fort peu. Aussi jugez de l'embarras de la pauvre mère. J'avais eu la maladresse de passer à la fin de la semaine, c'est dire que la bourse était vide. Ces visites ne me sont pas désagréables, on y rencontre des cœurs si compatissants qu'il en coûte moins de dire merci en ne recevant rien que de remercier après certaines lamentations dignes de Jérémie. Cette pauvre femme s'excusait donc de ne pouvoir rien faire. Derrière elle

J'aperçois la figure éveillée d'une fillette que la conversation avait attirée. J'allais me retirer, quand j'entendis la petite dire à sa mère : " Mais j'ai trois cents que papa m'a donnés ", et toute joyeuse elle va ouvrir le précieux coffret qui contenait tout son trésor.

Le bon Dieu ménage ainsi de distance en distance les consolations, les traits édifiants : je l'en remercie, car la route est parfois rude, elle commence même à paraître longue. Au cours de ces visites j'ai été heureux de constater l'intérêt que le monde charitable porte à notre œuvre. D'autre part j'ai l'assurance que le bon Dieu pense toujours à nous, car Il nous envoie de temps en temps ses représentants. Dernièrement ce sont deux frères que l'on m'amène l'un a 14 ans l'autre 10 ans et demi, tous les deux courent les rues depuis un an, le dernier n'a pas encore communié. Il n'y a pas à chercher si nous avons de la place et les deux enfants sont inscrits. Le lendemain il faut les chausser, dans quelques jours ils viendront demander un habillement un peu plus chaud. Je vous quitte, chers lecteurs pour continuer ma quête, nos enfants en ont besoin.

A. NUNESVAIS,

Prêtre Supérieur.

Une larme de saint Vincent de Paul

Un jour, le saint apprend qu'une fête splendide se prépare à la cour d'Anne d'Autriche, pieuse mère de Louis XIV, à laquelle il avait souvent donné des conseils : à ce titre, il avait ses entrées à la cour, à toute heure. Il est doublement préoccupé de la Reine qui dépense tant d'argent pour plaire aux vaniteux ce soir-là, et de ses enfants-trouvés qui vont mourir de faim si l'on cesse d'être généreux. Il n'hésite pas, il arrive jusqu'aux salons avec son pauvre habit, sa barbe inculte et ses cheveux blancs ; les courtisans parfumés se mettent à sourire...

" Reine, dit-il, vous allez à une fête. Il me tarde aussi de procurer une fête aux pauvres oiselets mourant de faim dans leurs nids et qui sont les enfants-trouvés. Mes mains sont vides, mais bénie soit leur misère, pour vous, car vous n'avez jamais refusé de les secourir."

Anne d'Autriche avait l'âme grande et sensible ; elle se regarde et rougit de son luxe comme d'autres de leur dénue-
ment, et, détachant les pierreries de son front, les bracelets de

ses poignets, elle jette le tout dans les mains du pauvre prêtre. “ Que faites-vous, madame ? Vous vous privez de ces magnifiques perles de vos cheveux, en un pareil soir ! dit une dame. Votre coiffure est tout en désordre ; comment réparer tout cela ? ” Et, sans s’émouvoir, la reine cueille aux nombreux bouquets une gracieuse rose, et la passant dans ses cheveux : “ Cette rose est-elle laide ? Cela ne vaut-il pas des bijoux taillés par la main des hommes ? ” Et puis, voyant briller une larme dans les yeux du saint, chargé comme un roi, elle ajoute : “ Quelles perles, du reste, auraient l’éclat d’une seule larme tombée des yeux de monsieur Vincent ! ”

LE BRIN DE LAVANDE

Il y avait dans la Provence rousse, où l’herbe meurt et où mûrit l’olive, il y avait, autrefois, des seigneurs qui se faisaient la guerre, de château à château et de colline à colline. Ceux qui ont voyagé par là racontent que l’on voit encore des pierres amoncelées autour des fermes, et que les lézards verts qui sortent de dessous les ruines ont souvent le dos noir, à cause de la fumée des incendies anciens qui dévorèrent les châteaux. Aujourd’hui les cigales chantent, les ortolans sifflent à la pointe des mottes ; les filles qui trouvent la fontaine éloignée s’arrêtent à mi-descente, pour suivre le vol des palombes au-dessus des bois de pins ; une odeur de résine flotte dans l’air, mêlée au parfum des plantes qu’on dirait faites avec de l’encens ; les pâtres des hauts sommets découvrent les vaisseaux dans l’étang de Marseille ; tout repose ou vit légèrement au soleil de la Provence heureuse ; que c’est loin dans le passé, l’histoire du petit comte Roger !

Il n’avait que sept ans, l’âge où l’on compte les heures par les jeux nouveaux qu’elles amènent. Il jouait au ballon, dans une salle voûtée garnie de tapis d’Orient, située presque au niveau des douves de la forteresse paternelle. Quand il se hissait jusqu’aux barreaux de fer garnissant les fenêtres, il voyait le reflet du ciel dans les eaux immobiles, les cygnes nageant parmi les roseaux, et le mur d’enceinte, à quarante pas en avant, fait de blocs de marbre et au sommet duquel parfois se profilait la silhouette d’un maître d’armes. Il n’avait ni frère, ni sœur, ni mère. Il devait jouer seul, ce qui est triste, ou avec sa nourrice. Et, depuis deux jours, la nourrice ne cessait

de se lamenter, refusait toute nourriture, et tantôt étreignait l'enfant désespérément avec des mots d'adieu qu'il ne comprenait pas, tantôt se jetait à genoux et sanglotait contre un pilier, tandis que la balle de cuir rebondissait relancée par le seul petit comte Roger.

— Pourquoi ne joues-tu pas avec moi comme d'ordinaire, nourrice ?

— Pauvre chéri ! pauvre chéri ! Le château est assiégé ; les ennemis vont entrer ; ils pilleront tout, ils tueront tout.

— Tu mens, nourrice. Puisque mon père est là, ils n'entreront point. Tu n'es qu'une femme ! Viens jouer !

Cependant, mieux que lui qui ne devinait point le danger, elle entendait le pas des compagnies qui se jetaient d'une muraille à l'autre, traversaient les cours intérieures, montaient par les escaliers taillés dans le roc, et apparaissaient tantôt ici tantôt là, aux points les plus menacés.

Elle tremblait au bruit des boulets, dont le heurt presque continu ébranlait les remparts à l'autre extrémité du château. Et quand elle entr'ouvrait la porte, le souffle humide des corridors voûtés lui soufflait au visage l'appel des trompes de guerre et les cris des combattants.

L'enfant, mécontent et boudeur, s'était assis, le dos appuyé contre un pilier.

Tout à coup un homme se précipite, vêtu d'une cotte de buffle déchirée, tête nue :

— Monseigneur, le château va être pris ! Venez ! Fuyons par le souterrain !

La nourrice, à ce mot, a poussé un cri d'épouvante, et s'est élancée à travers les couloirs.

Mais le petit est d'une race héroïque et aventureuse. Il se lève. Il écarte la main que l'homme a tendue vers lui.

— Jean le Bourguignon, dit-il, mène-moi d'abord au sommet de la plus haute tour !

— Nous n'avons pas le temps, l'ennemi va entrer.

— Pas avant que j'y sois monté ! On m'a laissé ici, toujours avec les femmes ; maintenant, je veux voir la terre de mes pères, du haut des tours, avant de la perdre !

Et, comme le géant s'avance, poursuivant le petit seigneur qui recule et voulant le sauver de force, l'enfant lui échappe dans l'ouverture de la porte !

— Suis-moi si tu peux, Jean le Bourguignon !

Il s'engage dans les corridors, il tourne, il arrive à l'escalier de la maîtresse tour et disparaît dans la spirale que font les marches, feuilles d'ombre de la grande tige qui monte vers la lumière.

Son pas, rapide et léger comme celui d'un chevreau, sonne dans l'étroite cage de pierre. Le rire de la jeunesse insouciante s'y mêle, et fuit, et diminue. Le serviteur s'épuise à suivre l'enfant ; ses épaules heurtent les tournants, son casque sonne en frappant les parois.

— Monsieur, arrêtez ! Je vois le bout des échelles sur les murs ! Entendez les coups de feu !

Quand il parvint, épuisé, sur la plate-forme de la tour du guet, il voit le petit comte debout. La poussière et la fumée passent en nuages autour de lui. Des flèches et des balles sifflent et égratignent les créneaux. Mais l'enfant penché au-dessus de l'abîme, regarde le fief paternel étendu à ses pieds.

De ses yeux clairs, émerveillés et sans peur, il a dénombré les collines, suivi la bande sombre des pins qui s'enfonce au levant, et la rivière mince entre les champs couverts de moissons.

Il se détourne, il rit.

— Emporte-moi à présent, Jean le Bourguignon. Je n'oublierai plus rien. J'ai vu toute la terre où je reviendrai un jour.

Il se courbe, il saisit une touffe de lavande fleurie qui penchait sur l'abîme. Et le serviteur enlève dans ses bras le petit comte, qui ne résiste plus et qui s'abandonne, essoufflé, les paupières closes, tenant serré contre son cœur le bouquet de lavande. Ils descendent l'escalier de la tour, ils atteignent l'entrée du souterrain que les ennemis n'ont pas encore envahis ; ils sont sauvés.

.....

Dix-huit ans se sont écoulés. Le comte Roger, conduit en Italie sur les domaines d'un parent, avait trouvé une hospitalité parcimonieuse. Le père était mort, la puissance de la maison ruinée et les alliances ébranlées attendaient, pour se renouer ou se rompre, que l'on vit ce dont serait capable cet orphelin qui n'avait encore ni parlé ni agi.

Le jeune homme habitait une ancienne villa délabrée, isolée dans la plaine, avec son serviteur Jean le Bourguignon, devenu

tout blanc de cheveux et de cœur moins hardi. Autour de sa demeure, au-delà du jardin de roses, d'ifs noirs et de vignes en berceau, les champs de blé, les prés et les rizières formaient un cercle immense jusqu'aux montagnes d'horizon. Quelques villes neigeuses, pointaient sur les sommets lointains. Et parfois, sur son unique cheval couleur de poussière, le comte Roger avec son écuyer en croupe, se rendait au marché ou à une fête donnée par un seigneur en renom. Et il était recherché par les dames qui, le voyant de belle mine, adroit, fier de regard et réservé en paroles, disaient :

— Qu'y a-t-il donc, au fond de ce joli cœur ténébreux ? Nous perdons avec lui nos sourires, que d'autres mendieraient.

Ce qu'il y avait ? Tout un fief de Provence, belles dames, des forêts de pins, des eaux claires, des hauteurs couronnées de villages et la vue de la mer prochaine, qu'il regardait sans cesse en esprit, et qui l'empêchait d'être attentif au reste du monde. C'était la faute du bouquet de lavande qu'il avait placé dans sa chambre, attaché à la garde de son épée et qu'il considérait à tout moment du jour.

Lorsqu'il eut vingt-cinq ans, il acheta des éperons d'or, un casque à plumes blanches, fit ferrer à neuf son cheval gris, emprunta une jument blanche pour son serviteur et dit à Jean le Bourguignon :

— C'est à toi de me suivre à présent. Nous allons partir pour reconquérir la terre paternelle. Mes sujets se lèveront pour ma cause. L'heure est venue.

Le vieux soldat n'eût pas demandé mieux que de rester. Il s'était accoutumé à l'exil.

— Comment vous reconnaîtront-ils, monseigneur ? dit-il. Voilà dix-huit ans, vous n'étiez qu'un enfant, et toujours enfermé avec les femmes. Aucun ne se souviendra de vous. Et vous n'avez ni armée, ni argent. C'est bien peu de nos deux épées.

Mais le comte Roger ne doutait pas ; il avait, pour répondre aux conseils des barbes blanches, l'oracle mystérieux de sa jeunesse qui lui criait :

— Pars donc !

(A suivre)

Souvenir de la guerre de 1870

Un officier racontait au général Ambert qu'il avait rencontré du côté de Châlons, marchant vers Paris, une religieuse et un soldat. Celui-ci, atteint par un coup de feu à la tête, était aveugle. Abandonné par les Prussiens, le malheureux en était réduit à mendier pour ne pas mourir de faim. Il serait tombé épuisé, à quelque carrefour du chemin, sans l'ange que le ciel envoya sur ses pas.

Le mérite de la pauvre fille fut grand cette fois, car le soldat était ce qu'à l'armée on nomme *une pratique*. Au terme d'une carrière fort orageuse, passée en Afrique aux compagnies de discipline, le soldat n'avait aucun parent et ne possédait aucun bien. D'un caractère violent, d'une humeur difficile, il semblait repousser toutes les sympathies. La Sœur de Charité prit cet homme par la main pour le conduire aux Invalides, où, disait-elle, il trouverait un asile. Tous deux marchaient à pied le long du chemin, lui, sombre et silencieux ; elle, soutenue par la charité. Ils avaient quarante lieues à faire ainsi. La Sœur demandait des secours pour son soldat ; elle le nourrissait de la meilleure part et se faisait la servante de ce pauvre.

Les étapes succédaient aux étapes ; on marchait sous la pluie et dans la neige ; on se contentait de peu, on souffrait, et le soldat se plaignait souvent, La sœur lui rendait le courage en le faisant rougir de sa faiblesse. Peu à peu elle lui parla de Dieu, elle lui parla d'une autre vie, et cet homme se prit à écouter . . . Alors la Sœur le fit agenouiller.

Vous eussiez vu sur cette grande route cet homme bronzé par la guerre, endurci par les excès, sans croyances, sans foi et presque sans pensées. Il était là, le front levé vers le ciel qu'il ne voyait plus, les mains jointes, son bâton et son képi dans la poussière près de son sac, et, debout devant lui, la Sœur de Charité lui faisait répéter sa première prière ; le vétéran disait : " Notre Père, qui êtes aux cieux . . . "

Deux larmes glissaient sur les joues pâles de la Sœur. Elle venait de rendre une âme à Dieu.

Depuis ce jour, la conscience du vieux soldat sortit de son long sommeil. Il comprit l'acte de la Sœur. Remontant de cet acte à celui qui l'avait inspiré, il s'éleva jusqu'à Dieu.

Une nuit, le soldat dormait sur la paille d'une grange, tandis que la Sœur avait été recueillie par la servante d'un curé de

campagne. La Sœur passa la nuit en prières. Le matin ils se remirent en route. La Sœur était pensive et le soldat murmurait une prière. Pour prendre un instant de repos, on s'assit au bord d'un fossé.

Alors la Sœur dit au soldat : “ Vos yeux n'ont pas été directement atteints par la blessure. Au milieu de ces ambulances, les médecins n'ont pu que cicatriser la plaie de la tête. . . . Je n'ose vous donner un espoir qui n'est peut-être qu'un rêve ; mais j'ai formé un projet. Au lieu de vous conduire aux Invalides, je vous mènerai près des meilleurs chirurgiens, chez les meilleurs oculistes de Paris, et je les prierai à genoux de vous donner leurs soins pour l'amour de Dieu, et aussi par patriotisme. . . . Si le bon Dieu vous rend la lumière, soyez bon chrétien le reste de votre vie. Me le promettez-vous ? ”

Le vétérana tomba à deux genoux. Il resta longtemps prosterné sans prononcer une parole, et tout en pleurs.

Dieu vit les deux voyageurs et laissa tomber sur eux son regard. Dans cette solitude des champs, loin de la demeure des hommes, une pauvre femme faisait la charité.

Trois mois après, le miracle était accompli. Le soldat avait recouvré la vue.

La Sœur rentrée dans l'école, enseigne à lire aux petites filles des paysans.

(*L'héroïsme en soutane* par le général AMBERT).

REFLEXIONS SUR UN NEZ TROP LONG

Si l'on vous proposait ce sujet de dissertation, peut-être seriez-vous embarrassé. Cependant, écoutez ce qu'un cerveau inventif à pu trouver :

On pouvait dire. . . Oh ! Dieu ! . . . bien des choses en somme. . .

En variant le ton, — par exemple, tenez :

Agressif : “ Moi, monsieur, si j'avais un tel nez
Il faudrait sur le champ que je me l'amputasse ! ”

Amical : “ Mais il doit tremper dans votre tasse :
Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap ! ”

Descriptif : “ C'est un roc ! . . . c'est un pic . . . c'est un cap !
Que d's-je, c'est un cap ? . . . C'est une péninsule ! ”

Curieux : “ De quoi sert cette oblongue capsule,
D'écritoire, monsieur, ou de boîte à ciseaux ? ”


Gracieux : “ Aimez-vous à ce point les oiseaux

Que paternellement vous vous préoccupâtes
De tendre ce porchoir à leurs petites pattes ? ”
Truculent : “ Ça, monsieur, lorsque vous pétenez
La vapeur du tabac vous sort-elle du nez
Sans qu’un voisin ne crie au feu de cheminée ? ”
Prévenant : “ Gardez-vous, votre tête entraînée
Par ce poids, de tomber en avant sur le sol ? ”
Tendre : “ Faites-lui faire un petit parasol
De peur que sa couleur au soleil ne se fane ! ”
Pédant : “ L’animal seul, monsieur, qu’Aristophane
Appelle Hippocampelephantocamélos
Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d’os ! ”
Cavalier “ Quoi l’ami, ce croc est à la mode ?
Pour pendre son chapeau, c’est vraiment très commode. ”
Emphatique : “ Aucun vent ne peut, nez magistral,
T’enrhumer tout entier, excepté le mistral ! ”
Dramatique : “ C’est la Mer Rouge quand il saigne ! ”
Admiratif : “ Pour un parfumeur, quelle enseigne ! ”
Lyrique : “ Est-ce une conque, êtes-vous un triton ? ”
Naïf : “ Ce monument, quand le visite-t-on ? ”
Respectueux : “ Souffrez, monsieur, qu’on vous salue,
C’est là ce qui s’appelle avoir pignon sur rue ! ”
Campagnard : “ Hé, ardé ! C’est-y un nez ? Nanain !
C’est quequ’ navet géant ou bien quequ’ melon nain ! ”
Militaire : “ Pointez contre cavalerie ! ”
Pratique : “ Voulez-vous le mettre en loterie ?
Assurément, monsieur, ce sera le gros lot ! ”
Enfin parodiant Pyrame en un sanglot :
“ Le voilà donc ce nez qui des traits de son maître
A détruit l’harmonie ! Il en rougit, le traite ! ”
— Voilà ce qu’à peu près, mon cher, vous m’auriez dit
Si vous aviez un peu de lettres et d’esprit.
Mais d’esprit, ô le plus lamentable des êtres,
Vous n’en eûtes jamais un atôme, et de lettres
Vous n’avez que les trois qui forment le mot : Sot !

EDMOND ROSTAND

AVIS

Nous prions nos abonnés qui doivent changer de domicile de vouloir bien faire connaître ce changement afin que la distribution de la Revue ne souffre aucun retard.

 Ne pas payer en timbres-poste.

CHANTEUSE D'OPERA

Mon Dieu que les réveille-matin sont capricieux ! Voilà le mien qui sonne au milieu de la nuit—Tant pis, je ne le remonte pas. Je compte sur mon Ange gardien pour me réveiller demain.

Encore une fois !—Décidément c'est pour les jours où il ne veut pas aller.—Hélas ! le réveil n'y est pour rien : il continue tranquillement son tic-tac monotone, et semble lui-même tout surpris de ce concurrent qui met tant d'insistance à me déranger. Ce concurrent audacieux, c'était la sonnette des malades qui me disait dans son langage de mauvaise humeur qu'on réclamait mes services—Une malade, très pressée—La nuit tous les chats sont gris ; aussi ma toilette est-elle vite faite.

Un garçon marchand de vin m'attend dans la rue. Je cause pour savoir à qui j'ai à faire—Il me connaît presque, puisqu'il connaît un de mes amis. Il a été élevé dans un orphelinat dont je connais bien le Directeur. Ce pauvre garçon a grandi, il ne pratique pas ; dans son métier il est reconnu que c'est impossible, mais il ne voudrait pas laisser mourir une voisine sans les secours de la religion. Me voilà rassuré ; à moins que ce ne soit un coupe-gorge ; dans ce cas le coup est bien monté car mon guide est au courant du métier ; il vous parle sacrements comme un sacristain, et cite les noms propres comme un dictionnaire.

Et la malade ? c'est une personne de 34 ans entrepreneuse dans la couture, c'est là le métier qu'on met sur la carte de visite, mais elle cumule et va chanter à l'Opéra.

Son pays ? La Vendée. Mon cicerone nocturne se trompait, il aurait dû dire la Bretagne : mais peu importe, les deux pays se valent bien.

Me voici à l'appartement. Il doit s'en trouver de la sorte sur les grands boulevards, mais dans notre pauvre quartier de *** ils sont assez rares.—Durant le trajet on m'avait bien stylé : " Surtout n'effrayez pas la malade, elle a encore sa connaissance ! "

Je dois l'avouer elle ne fut même pas surprise. On lui avait annoncé une sœur, elle voit un prêtre, pourquoi s'étonner pour si peu. Depuis 14 ans qu'elle roulait dans Paris, elle en avait vu d'autres. L'imprévu n'était-il pas son lot de chaque

La réception fut même un peu gaie. Était-ce irrévérence ? je ne le pense pas. Je pris cela pour affaire d'habitude. Il y a des professions dans lesquelles le rire est de rigueur : bon gré mal gré il faut être joyeux ou le paraître. A ce travail parfois pénible on acquiert ce rictus que les mondains prennent pour de la joie, et qui paraît si triste à ceux qui savent lire au fond des cœurs.

Du reste il n'est pas facile de ne plus rire, quand pendant si longtemps il a fallu amuser les autres : aussi elle riait encore à moitié tout en souffrant et en se confessant. A tout changement de vie il faut une transition : mais comme elle est rapide quand Dieu fait sentir sa grâce à une âme autrefois fervente. Quel tableau dut se présenter à cette pauvre petite bretonne lorsqu'elle repassa cette vie si courte mais si décousue. Elle se voyait à l'âge de 20 ans portant encore le costume si frais, si coquet du pays : sous sa coiffe légère comme elle était contente. Puis l'attrait de la grande ville l'avait emporté, adieu le toit de chaume, adieu le vieux père, adieu le bon Recteur dont le nom revient sur les lèvres de la mourante. A Paris elle apportait une voix assez agréable, c'était assez pour chanter dans les chœurs de l'Opéra et un peu partout ailleurs.

Depuis, elle avait connu cette vie de nomade que le théâtre réserve à ses esclaves : sans famille, sans demeure fixe, elle avait couru Paris, la Province et quelque peu le nouveau monde. Sur ces scènes éloignées, on l'avait exhibée comme une étoile. Et le bon public l'avait admirée comme telle, sans doute un peu à cause de l'affiche, beaucoup pour ce qui lui restait de toilette, ou pour ce qui lui manquait. Elle était spécialiste et chantait la *scie* à la mode : ce nom qui vous fait grincer les dents désigne la dernière chanson fraîchement éclosée dans quelque café-concert : chanson ordurière à Paris, simplement leste à l'étranger parce qu'on la comprend à peine, presque édifiante dans certains milieux qui ne comprennent pas ou font semblant de ne pas comprendre.

A ce régime les tempéraments les plus robustes ne tiennent pas longtemps. Elle avait cependant résisté 14 ans mais il n'y eut pas de transition. A 8 heures du soir elle se sent indisposée, à minuit deux médecins se sont déjà prononcés : il n'y a pas de remède. Elle était usée, et un cas de choléra foudroyant arrêtait cette pauvre enfant dans sa course folle.

N'était-il pas audacieux de parler de retour à Dieu dans ces circonstances, dans ce milieu ? Deux jours auparavant on menait la vie à grandes guides, comment faire accepter l'idée d'une séparation définitive ? Dieu se chargea de ce travail. Au fur et à mesure que les aveux suivaient leur cours, le sérieux revenait dans cette âme enfiévrée de plaisirs : et cette confession commencée dans les plaisanteries et les excuses se termina par une contrition sincère. La malade voulait maintenant " mourir avec ceux qui l'avaient élevée." C'était sa façon de dire adieu au monde et de rappeler son éducation chrétienne à l'ombre de Ste Anne d'Auray. Le crucifix que je tenais à la main lui rappelait quelqu'un de ces Pardons, où jeune enfant elle allait tous les ans avec sa famille. A l'ombre de cette croix elle redevint croyante : la foi endormie se réveilla.

Comment douter de l'action de Dieu en pareils moments ? La mort sera-t-elle acceptée par celle qui n'a pensé qu'à vivre : l'Extrême Onction avec ses cérémonies consolantes pour le chrétien, ne sera-t-elle pas un sujet d'horreur pour celle qui ne connaît plus que les fêtes étourdissantes du théâtre ? A la première proposition la malade accepta : le temps qui restait était court, il fallait se hâter. — Quelle joie pour elle de penser à la Communion. Ce souvenir la reportait en arrière. Il y avait longtemps qu'elle n'avait été recevoir son Dieu, et maintenant pour toute vengeance, Jésus venait la voir et prendre possession de ce cœur qui s'était donné au monde.

En partant, je tirai mon chapelet pour le remettre à la mourante. Allait-elle l'accepter, oserait-elle surtout le montrer ? Car les camarades, comme l'on dit dans ce milieu, allaient venir. Ils jouaient dans un théâtre de faubourg. Dans ce monde où l'on s'amuse, la vue du prêtre jette une note discordante, et tout emblème religieux est déplacé. Je revins voir la malade, je n'eus pas la peine de demander le chapelet ; la mourante l'avait passé à son bras. Un crucifix que j'avais apporté était fièrement placé à la tête du lit. Et les camarades, chanteurs ou chanteuses, trouvèrent la chose toute naturelle. On peut vivre bien tristement sans religion, mais il n'est pas facile de s'en passer à l'heure de la mort.

ALEXANDRE LECLERC.

Un mauvais livre est pire qu'une mauvaise action.

(Mme DE STAEL).

LES SEPT ŒUVRES DE MISERICORDE

III

VISITER LES PRISONNIERS.

“ Nous ne reverrons plus la douce France !

“ Il y a vingt ans, dit l'un, que le Sarrasin descendit à l'improviste sur les côtes voisines de mon village. J'étais marié depuis un an et venais d'avoir une petite fille qui déjà commençait à me sourire. Je courus pour défendre notre église et mon foyer ; je fus vaincu, hélas ! et me voici. Où est ma femme ? Où ma fille ? Où est son sourire ? Où mon foyer ?

“ Nous ne reverrons plus la douce France ? ”

“ — Moi, dit l'autre, j'avais dix ans quand le Sarrasin m'a enlevé à ma mère ; j'en ai quarante aujourd'hui. Ma mère vit-elle toujours ? Ai-je des frères ? Mes sœurs sont-elles mariées ? O patrie, tu oublies tes enfants ; mais vous, mon Dieu, est-ce que vous délaissez les vôtres ?

“ Nous ne reverrons plus la douce France ! ”

Et les prisonniers pleuraient. Il y en avait mille à Tunis qui n'espéraient plus revoir le pays chrétien ; il y en avait mille qui n'espéraient plus que la liberté du ciel.

Un jour cependant, les portes de leur bague s'ouvrirent, et vingt religieux, couverts d'un costume nouveau, parurent à l'entrée : “ Chrétiens, s'écrièrent-ils, écoutez-nous. Grâce à vos frères les chevaliers de l'Hôpital et du Temple, qui ont répandu parmi les Infidèles une terreur salutaire du nom chrétien grâce à vos frères de tous les Ordres religieux qui ont prié pour vous ; grâce à tous les chrétiens, riches et pauvres, qui se sont dépouillés pour vous : nous indignes enfants de Jean de Matha, venons vous annoncer votre délivrance.

“ Chrétiens, votre rançon est payée ; chantons le *Te Deum*. ”

Et mille voix chantèrent un *Te Deum* entrecoupé de sanglots et tout mouillé de larmes.

On les délivra tous, moins un pourtant. C'était un puissant seigneur dont on n'avait pu payer le rachat et que les Infidèles étaient joyeux de retenir. Et pensant à sa femme, à ses enfants à “ France la douce, ” il pleurait à fendre l'âme. Un religieux s'approcha : “ Tu ne me reconnais pas ? dit-il au prisonnier.

“ — Hélas ! dit l'infortuné, je te reconnais trop. Tu es ce vassal que j'ai indignement dépouillé, que j'ai fait battre de

verges, que j'ai proscrit contre toute justice. Dieu te venge : je vais mourir ici."

" — Non, non, Dieu te délivre, frère, et tu vas partir." Et se tournant vers les païens : " Laissez-le, dit-il ; je resterai en sa place." Et il resta.

Et pendant que les prisonniers, ivres de joie, s'apprêtaient à quitter leurs cachots, pendant que l'un disait : " O ma mère, ô mes sœurs, je vous reviens !" et l'autre : " O sourire de ma fille, je vais te revoir !" et tous : " Nous reverrons notre France ; "

On entendit une voix qui disait à leurs libérateurs : " J'étais prisonnier, et vous m'avez visité. O les bénis de mon Père, je vous attends dans l'éternel Royaume ! "

LÉON GAUTIER.

LA MOUCHE A FEU

Quand Marie et Joseph arrivèrent à l'étable de Bethléem, il y faisait tellement sombre qu'ils se heurtaient partout. Une pauvre petite mouche qui demeurait dans un trou du mur de ce misérable abri, en soupira de pitié. Vite, vite elle sortit et alla chercher un rayon de lune égaré, le chargea comme elle put et l'apporta, non sans peine, aux voyageurs pour leur servir de lampe. " Le bon Dieu te le rende ! ma petite amie, dit Marie. — Oui, le bon Dieu te le rende ! ajouta Saint-Joseph, et admirant la petite mouche : " En ce pays, dit-il, les animaux sont plus charitables que les hommes ". L'âne et le bœuf frappèrent du pied comme pour dire : " Bientôt, nous vous le prouverons, nous aussi."

Quand Jésus naquit, le rayon apporté par la petite mouche fut la première clarté qui illumina le pauvre berceau de celui qui est la Lumière du monde. L'enfant, après avoir embrassé sa mère et fait une caresse à Joseph, jeta les yeux sur la petite bête qui se rapetissait de respect et lui dit : " Ah ! que tu es bonne, ma petite amie ! Je veux te récompenser . . . Dis-moi, que veux-tu ? " La petite mouche hésitait. — " Veux-tu que je te donne des ailes de soie parsemées de diamants, comme au papillon ? — Non, mon Dieu ! — Veux-tu que je t'apprenne le métier de la petite fourmi ramasseuse ? — Non, mon Dieu — De l'abeille qui recueille un miel si suave et qui a toutes les fleurs pour servantes ? — Non, mon Dieu ! — Du ver à soie dont le fil fait une étoffe si belle ? — Non, mon Dieu ! — Mais

que veux-tu donc, ma petite amie ? dis-le moi sans crainte. — Ce que je veux, mon Dieu ! dit la petite bête avec un air suppliant, c'est d'avoir chaque soir, à ma portée, un petit rayon de lune comme celui que je suis allé quérir cette nuit, afin de pouvoir rendre le même service qu'à vous à tous ceux qui en auraient besoin. — Ah ! bonne petite bête charitable, ton souhait est accompli. Désormais, ce rayon de lune que tu envies, tu n'iras plus le glaner nulle part ; tu l'auras et tu le porteras avec toi-même ! De plus, en souvenir de ton bienfait et de mon présent, je veux que l'on t'appelle Luciole (petite lumière). — Merci, mon Dieu !

C'est depuis lors que, dans les belles nuits d'été, il y a autant d'étoiles scintillant dans le gazon de la terre que dans l'azur du ciel.

A ceux qui donnent au pauvre du bon Dieu la miette de pain qui le soutient, le verre d'eau qui l'abreuve, le vêtement qui le couvre, la parole qui l'éclaire, le bon conseil qui le dirige, à tous ceux-là, Jésus donnera aussi la récompense de la Luciole, ce rayon d'éternelle gloire qui couronnera leur front et qu'on appelle le Paradis.

LÉGENDE PROVENÇALE.

NOUVELLE MAISON DE COMMERCE

A la suite de l'assassinat de Canovas un journaliste propose cette enseigne à l'Italie : " L'Italie, maison de confiance pour assassinats. On expédie des assassins dans tous les pays, ouvriers garantis pour la bombe Orsini, le couteau Caserio ou le revolver Angeliolitto. Pour la rentrée des Chambres, on offrira aux amateurs de nouveaux engins."

Correspondance

Je demande le secours des prières de vos enfants du Patronage par l'intercession de Saint-Antoine de Padoue, veuillez faire une neuvaine en l'honneur de ce bon saint pour que je puisse avoir la place que je désire. Je promets une aumône de \$5 en l'honneur de Saint-Antoine de Padoue si j'obtiens ce que je lui demande. — A. V. B.

Je demande le secours des prières de vos enfants du Patronage par l'intercession de Saint-Antoine de Padoue pour obtenir la santé. Je promets de donner pour votre œuvre 25 cts par mois pendant trois ans si j'obtiens ma guérison. — Mme L. N. V., Québec.

Je vous envoie \$8 provenant de différentes offrandes pour le pain de St-Antoine de Padoue, et 25 cts pour mon abonnement. Recommandez mes intentions aux prières de vos enfants. — J. O. L., curé.

J'implore le secours de vos enfants du Patronage par l'intercession de St-Antoine de Padoue et de St-Joseph pour des grâces particulières. Je promets 50 cts pour votre œuvre. — RIMOUSKI.

Veillez faire commencer une neuvaine à vos enfants en l'honneur de St-Antoine de Padoue pour obtenir plusieurs grâces spirituelles et temporelles. Je promets une somme d'argent pour les pauvres si je réussis, surtout dans une affaire très importante, dont vous aurez votre part. Recommandez, s'il vous plaît, ma famille aux prières de vos enfants. — ST-ROCH, Q.

Je demande le secours de vos chers petits enfants par l'intercession du bon St-Antoine de Padoue pour obtenir une position sous le plus court délai ou pour le printemps, car je suis le seul soutien de ma pauvre mère qui est veuve. Veillez, s. v. p. faire commencer une neuvaine et si j'obtiens une position je vous promets \$1, et de plus si c'est une position avantageuse, je promets d'abonner une pauvre famille pour deux ans aux *Fleurs de la Charité*. — UN ABONNÉ CONFIAINT.

Veillez donc avoir la bonté de faire prier vos petits enfants pour que le bon Dieu ramène à la santé un malade, et pour obtenir de St-Antoine une grâce temporelle. — Vve P. V., St-Roch, Q.

\$10 en l'honneur de St-Antoine pour vos enfants pauvres. — M. R. L., Québec.

Je vous envoie le montant de \$1 pour l'Œuvre du Patronage. Grâce obtenue après cette promesse faite. — M. A. H. R., Québec.

On recommande la vente d'une maison.

Reconnaissance à l'Enfant-Jésus de Prague pour une grâce reçue. — M. L.

Veillez donc s. v. p. faire continuer et si possible redoubler les prières de vos charmants enfants d'ici au 13 février prochain pour le règlement d'un contrat d'église. Si la chose réussit, je vous promets une certaine somme— UN ABONNÉ CONFIAINT, Québec.

On recommande

La conversion d'un jeune homme adonné à la boisson.

La réussite d'un procès.

Un jeune homme qui cherche une place.

La conversion d'une personne au catholicisme ; cette conversion pourrait entraîner d'autres.

La conversion d'un père de famille adonné à la boisson.

Cinq guérisons.

Trois intentions particulières.

A toutes ces intentions une messe sera dite le 4 mars, et nos enfants réciteront chaque jour le chapelet.

BIBLIOGRAPHIE

OFFICIAL HANDBOOK of the Dominion of Canada, published by authority of the Minister of the Interior, Aug. 1897.

LA FAMILLE CHRÉTIENNE — Revue hebdomadaire de lectures chrétiennes, publiée avec l'autorisation de Monseigneur l'archevêque d'Ottawa, à l'imprimerie Jeanne d'Arc à Masson, Labelle. Prix: \$1.00 par année.

AU CANADA par Georges Kaiser — Histoire, Industrie et Commerce, Géographie, Mœurs et Coutumes. Ouvrage orné de 12 photogravures hors texte et d'une carte. 1 volume in-8° de 426 pages. 7 francs 50.

LA DÉFENSE, journal hebdomadaire, imprimé à Chicoutimi — Directeur-proprétaire M. U. Tremblay.

Nos félicitations à ce nouveau journal pour son programme franchement catholique. Le Canada est en possession de la vérité mais la défense est opportune.